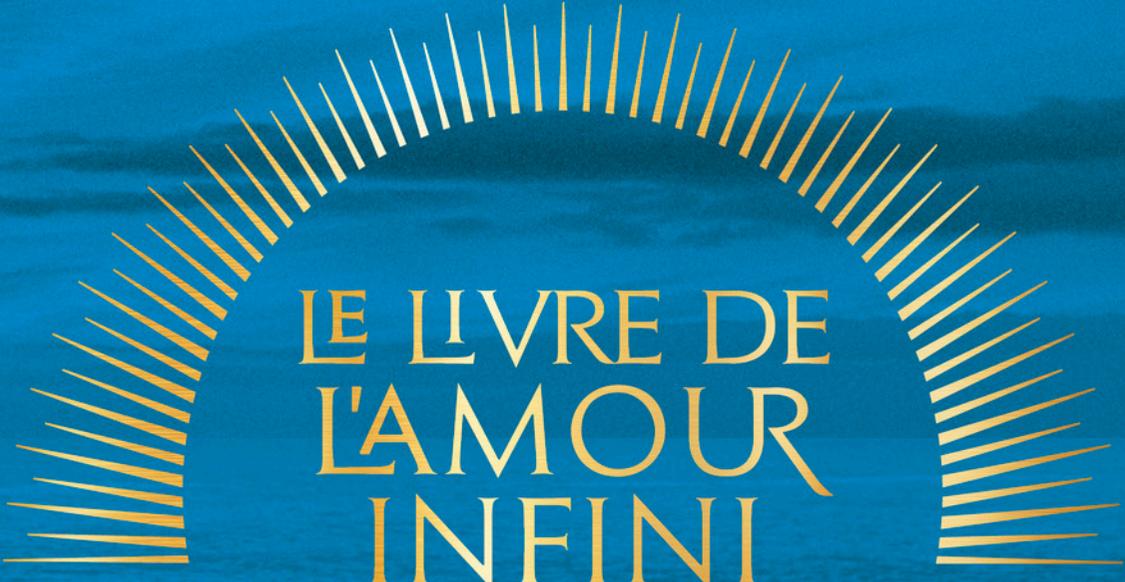


MAXIME ROVERE



LE LIVRE DE
L'AMOUR
INFINI

*Vie d'Apollonios,
homme et dieu*

Flammarion

Le Livre de l'amour infini

DU MÊME AUTEUR

Essais

Se vouloir du bien et se faire du mal. Philosophie de la dispute, Flammarion, 2022

L'École de la vie. Érotique de l'acte d'apprendre, Flammarion, 2020 ; Champs, 2021

Que faire des cons ? Pour ne pas en rester un soi-même, Flammarion, 2019 ; Champs, 2020

Spinoza. Méthodes pour exister, CNRS Éditions, 2010 ; 2^e édition, 2013

Roman

Le Clan Spinoza. Amsterdam, 1677 : l'invention de la liberté, Flammarion, 2017 ; Champs, 2019

Maxime Rovere

Le Livre de l'amour infini

Vie d'Apollonios, homme et dieu

Flammarion

ISBN : 978-2-0814-5987-8
Carte : Cartographie Fabrice Le Goff © Flammarion
© Éditions Flammarion, Paris, 2024

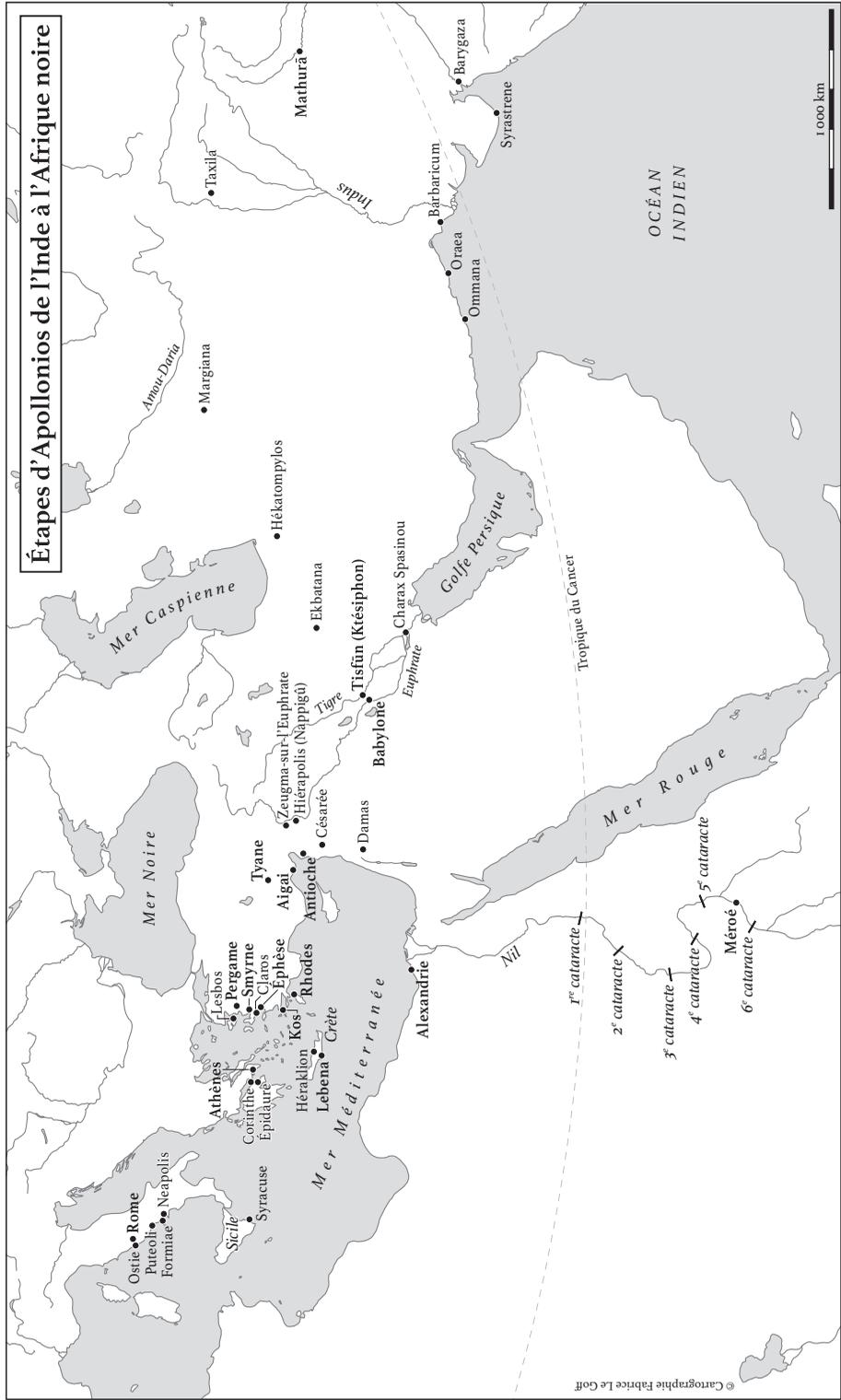
Ce livre raconte l'histoire d'Apollonios de Tyane, qui a vécu entre Aigai, Éphèse et Antioche au I^{er} siècle de notre ère. Cent ans après sa mort, à la demande de l'impératrice Julia Domna, Philostrate d'Athènes lui a consacré une Vie d'Apollonios de Tyane. L'empereur Caracalla lui a dédié un autel. Alexandre Sévère l'a intégré à la galerie de ses dieux protecteurs.

Au début du IV^e siècle, un haut dignitaire de l'empire, Sossianus Hiéroclès, compare terme à terme Jésus de Nazareth et Apollonios de Tyane, considérant Apollonios comme L'amant du vrai. En réponse, le chrétien Eusèbe de Césarée, premier historien de l'Église, rédige une Réplique à Hiéroclès où la conclusion est renversée.

Il semble que la polémique entre chrétiens et apolloniens ait abouti à faire interdire par le concile de Nicée, en 325 de notre ère, la diffusion de toute information sur Apollonios. En 381-389, on rapporte que les édits de Théodose I^{er} avaient prévu la peine de mort pour ceux qui diffuseraient la Vie d'Apollonios de Tyane. Le souvenir en aurait été effacé définitivement de l'Histoire sans les traditions hermétiques, byzantines puis humanistes, et surtout sans les efforts archéologiques, historiques, philologiques et philosophiques déployés depuis un siècle par les chercheuses et chercheurs du monde entier, qui permettent de lui rendre aujourd'hui la place qui lui revient.

Les chapitrages et les titres de chapitres de ce livre ont été rajoutés pour faciliter la lecture ; les repères chronologiques y sont notés en ère chrétienne ; la carte fournie page suivante permet de localiser les villes antiques ; enfin, la postface explique comment cet ouvrage a été (re)composé.

Étapes d'Apollonios de l'Inde à l'Afrique noire



© Cartographie Fabrice Le Goff

ΟΥΤΟΣ ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ ΜΕΝ ΕΠΩΝΥΜΟΣ ΕΚ
ΤΥΑΝΩΝΔΕ ΛΑΜΨΑΣ ΑΝΘΡΩΠΩΝ ΕΣΒΕΣΕΝ
ΑΜΠΛΑΚΙΑΣ
ΗΝ ΓΕ ΤΡΕΦΟΣ ΤΥΑΝΩΝ ΤΟ Δ ΕΤΗΤΥΜΟΝ
ΟΥΡΑΝΟΣ ΑΥΤΟΝ
ΠΕΜΨΕΝ ΟΠΩΣ ΘΝΗΤΩΝ ΕΞΕΛΑΣΕΙΕ ΠΟΝΟΥΣ

Il était né à Tyane, mais son nom venait d'Apollon
Il jeta ses rayons sur les fautes des hommes
– elles s'éteignirent
Il était fils de Tyane, mais le Ciel lui avait confié
la mission
D'assécher les souffrances des mortels
– elles s'évanouirent

*Inscription d'Adana, I^e ou III^e s.
Musée archéologique d'Adana, actuelle Turquie.*

I

ΕΠΟΥ ΘΕΩ

Suis le dieu

56-57

BABYLONE

Toute parole se juge à l'aune du silence. Si l'on retenait le silence comme étalon pour ce que l'on entend, les propos qui frappent nos oreilles s'évanouiraient presque aussitôt. Semblables aux aboiements des chiens que les promeneurs laissent se perdre dans le lointain, ils nous retiendraient à peine. Libres d'aller parmi des créatures humaines que notre propre silence ferait roucouler comme par enchantement, nous traverserions la vie dans une tranquillité digne des premières heures de l'aube. Notre attention se tournerait alors vers d'autres sons, vers d'autres voix. Nous passerions le temps à nous émerveiller des harmoniques de ce monde.

Sans toi, Cora, j'aurais donc gardé le silence, mais la conversation d'hier a marqué ta victoire. Tu m'as dit que j'étais le seul, parmi tous ses disciples, à avoir partagé une si grande part de la vie de mon maître. Tu m'as dit que j'étais son dernier rempart contre les falsificateurs. Tu m'as dit que je ne pouvais plus fuir mon devoir, d'autant que je l'ai accepté moi-même il y a longtemps, sans le savoir peut-être, mais sans pouvoir aujourd'hui revenir sur mes pas.

Tes paroles ont sillonné ma nuit en longues caravanes, ouvrant la voie à de lentes silhouettes traversant l'obscurité. J'ai vu défiler devant moi plusieurs hommes que j'ai été, et beaucoup d'autres que j'ai seulement croisés. J'ai dit à voix haute des noms que je n'avais plus prononcés depuis tellement longtemps qu'ils ont fait trébucher ma langue. D'autres ne me

Le Livre de l'amour infini

revinrent pas, même lorsque des visages s'illuminaient dans l'ombre, et beaucoup de visages restèrent dans l'ombre, même quand j'appelais leur nom. Enfin, j'ai fini par l'admettre : je suis trop vieux pour porter seul mes souvenirs. Je les laisse tomber sans plus y prendre garde. Le coffre où j'ai rangé mes notes et quelques bibelots, ce coffre qui a fait naître tant de querelles entre nous, j'accepte finalement de m'y plonger pour toi. Quand j'en aurai sorti ce que la mémoire m'en aura restitué, tu deviendras, à ton tour, le témoin de mon témoignage. Viens, puisque tu le demandes, grimpe sans façons à bord de ma charrette. Quand elle se mettra à brinquebaler sur sa route caillouteuse, prépare-toi à ce que les pierres et les nids-de-poule te secouent jusqu'à te faire claquer des dents. Accroche-toi aux montants sans te laisser distraire et ne te préoccupe pas de moi, qui dois faire tant d'efforts pour te faire voir ce que j'ai vu, entendre ce que j'ai entendu. Pendant que je conduis, regarde autour de toi, et au-dedans, et cherche – si tu le peux – à croiser le regard de mon maître. Moi, pendant ce temps, je tâcherai de retrouver la route par laquelle Apollonios, occupé à alléger les souffrances des humains et à éteindre leurs fautes, a accompli son destin : celui d'un dieu descendu parmi les hommes, celui d'un homme vivant parmi les dieux.



J'ai rencontré celui qui allait devenir mon maître alors que je me trouvais dans la ville de Nappigû en Syrie, célèbre pour son temple dédié à la Vierge Mère universelle, Atargatis. Dominée par la majesté colorée du temple, la ville est parée d'autels à tous les coins de rue, distribués entre des habitations insignifiantes. Hommes et femmes viennent de loin pour s'y purifier, demander de l'aide ou rendre hommage à la déesse ; et de nombreux jeunes gens, éduqués à Ninus ou à Babylone,

Babylone

y servent de guides pour les pèlerins. J'étais entre ma quatorzième et ma quinzième année quand je voulus remplir cet office. Comme mon père espérait me placer dans l'administration, il envoyait vers moi ses collègues et ses supérieurs, ce qui était une manière de me faire connaître d'eux.

Je remontais l'allée du temple avec l'un de ces visiteurs qui avançait en zigzag, le nez en l'air, avide de tout voir. De part et d'autre de la première enceinte, les phallus monumentaux lui avaient inspiré des cris d'admiration. J'avais tenté une première fois de lui expliquer la puissance d'Atargatis, déesse qui fait pousser les arbres, prospérer les cités, mûrir le corps des femmes, tourner les machines, naître les bébés, tomber les fruits, bander les hommes et mourir les vieillards. Je détaillais pour lui ses autres pouvoirs, inspirant leur ingéniosité aux artisans, aux insectes leurs vols, aux amants leurs promesses et aux plantes leurs formes ; mais je m'aperçus bientôt que l'atmosphère du lieu lui tournait trop la tête. Dans la cour du sanctuaire, il me demanda comment Atargatis pouvait réunir un si grand nombre d'attributs. Ma réponse fut peut-être trop développée ; pendant que je parlais, son attention se mit à butiner parmi les statues.

J'avais donc décidé de le laisser apprécier les lieux par lui-même lorsque je vis surgir, de la porte du sanctuaire, quatre ou cinq prêtres virevoltant autour d'un homme exceptionnellement grand dont le costume, d'une étoffe plutôt épaisse, ne semblait pas celui d'un initié. Aussitôt, mon pèlerin courut se placer dans l'axe de la porte pour saisir une apparition furtive de la déesse. Il semblait transporté de la voir telle que je la lui avais décrite, assise sur ses lions, tenant dans une main son sceptre de reine et de l'autre le fuseau où elle tisse le fil de la vie. Quant à moi, je me rapprochai du groupe, curieux de savoir comment cet homme, dont le front n'était ceint d'aucun ruban, avait pu être autorisé à pénétrer dans le saint des saints. Il s'agitait et parlait fort ; autour de lui, les prêtres semblaient médusés.

– Si vous êtes tellement attachés à ces détails, disait-il, en quoi êtes-vous différents des impies ? Et si vous ne croyez en rien, pourquoi leur donnez-vous tant de crédit ?

Un brouhaha s'ensuivit.

– Non, non, reprit-il. Vous croyez perpétuer correctement les cultes alors que vous en avez perdu le sens. Il faut revenir aux traditions de vos ancêtres, remettre vos cœurs dans leurs cœurs.

Surpris par ce discours, je proposai à mon visiteur d'admirer seul Atargatis et de le retrouver plus tard. Ayant pris congé de lui, je me précipitai derrière la troupe qui suivait l'orateur.

– Votre temple est dédié à la Vierge Mère, disait-il. C'est une belle et sainte chose, mais... Prenez-vous vos ancêtres pour des crétiens ? Vous-mêmes, vous considérez-vous comme idiots ? Non. Donc ! Vous ne pouvez pas être insensibles au fait qu'une vierge mère, c'est au moins un paradoxe.

En prononçant ces phrases, il faisait de si grands pas que les prêtres couraient presque derrière lui, et moi à leur suite.

– Je vous le demande, comment une vierge peut-elle enfanter ? Vous répondez : c'est un mystère. Eh bien, embrassez le mystère en entier ! Atargatis nous parle évidemment d'une autre forme de vie. Elle n'engendre pas littéralement un rejeton comme une génisse qu'un mâle a fécondée. Elle est mère, oui, mais de quoi ? Qu'est-ce que cela signifie, qu'elle soit à la fois vierge et mère ?

Il s'arrêta brusquement. Les prêtres se figèrent autour de lui. Quelques secondes passèrent pendant lesquelles personne ne voulut risquer une réponse. Pour ma part, je ne voyais pas où il voulait en venir.

– Si Atargatis est une mère, insistait-il avec une sorte d'agacement dans la voix, comment peut-elle rester vierge ? Cela suppose, c'est évident, que la perte de sa virginité n'est pas nécessaire pour que naisse ce qu'elle engendre. Mais alors, qu'est-ce qu'elle engendre, cette toute belle ?

Babylone

Il fit une nouvelle pause, pendant laquelle le doute sembla saisir les prêtres. Ils n'osaient plus se regarder les uns les autres.

– Bon sang ! s'irrita-t-il. Il n'y a aucun doute là-dessus : il s'agit de l'amour, bien sûr, et plus précisément de l'amour maternel. Tiens ? Serait-il donc possible qu'un amour absolument pur, intact, sans réserve, sans déchet, un amour de cette trempe-là puisse *ne pas* abîmer le corps ? Êtes-vous capables d'admettre que l'amour soit autre chose qu'une tâche, une souffrance, une faiblesse, une souillure ? Le pouvez-vous ?

L'assentiment des prêtres se manifesta avec un soulagement assez bruyant.

– Alors, vous commencez à comprendre. Atargatis est à la fois mère et vierge parce que l'amour ne lui retire rien. C'est un symbole qui conserve la rudesse des temps anciens, il faut l'avouer ; mais il n'est pas sans beauté. La déesse Mère révèle au monde que l'amour la laisse intacte, ne lui soustrait rien, qu'il ne l'abîme pas, qu'il ne diminue pas sa pureté, qu'il ne change rien de ce qu'elle est, de ce qu'elle a toujours été. Son *don d'amour* ne l'affaiblit pas, il ne l'altère pas d'un cheveu, tout au contraire : ce qu'elle donne, ça l'augmente. Ah ! le voilà, le mystère. Ce qu'elle donne, ça l'augmente ! Et donc comment, je vous le demande, pourrait-elle exiger qu'on s'ampute ?

Sa phrase souleva une brusque vague de protestation.

– Elle n'exige *pas* qu'on s'ampute ! cria-t-il. Mes enfants ! Mes enfants ! Votre amour est encore trop plein du sang de vos mères. Je vous le demande au nom d'Atargatis : que lui importe que l'on vous ait tranché les testicules ? Elle ne veut pas de votre sang, de cette obsession du sang que vous avez, toujours du sang que vous voulez verser... Réfléchissez, est-ce que les femmes ne donnent pas chaque mois ce qu'il suffit de sang ? Est-ce que les dieux n'ont pas déjà fixé cette part du sacrifice ? Atargatis exige plus de vous et de nous tous, elle veut l'hommage de tout votre être. Elle requiert que votre existence entière soit dédiée à engendrer la vie – que vous

soyez tous, autant que vous êtes, vierges et pères comme elle est vierge et mère. Et cela signifie que vous travailliez, oui, comme vous le faites déjà, à améliorer la condition des vivants de cette Terre. Oui, oui, je sais que vous le faites ; mais vous pouvez le faire encore mieux.

Les prêtres s'étaient mis à parler tous en même temps. Plusieurs d'entre eux semblaient scandalisés ; j'entendis les mots de cycle perpétuel et le nom de Hadad ressuscité qui perçaient dans le brouhaha. Pour ma part, je trouvais comique qu'un homme qui n'avait pas vingt-cinq ans s'adressât à ces hommes comme à ses enfants. Un prêtre affirma d'une voix ferme que la castration rendait plus facile la pratique de la vertu. L'orateur répondit en abaissant la voix, puis en chuchotant franchement. Cela m'empêcha de l'entendre, mais, en quelques instants, tout le monde s'était tu. Je m'approchai.

– ... qu'en vous amputant entièrement, vous vous ouvrez les portes de la chasteté. Mais qui vous a fait croire que la chasteté était supérieure à la tempérance, et même qu'elle pouvait s'en passer ? Si vous étiez vicieux *et* chastes, qu'auriez-vous gagné ? La fertilité d'Atargatis, j'en conviens avec vous, inspire une dévotion immense et pour ainsi dire perpétuelle. Les statuettes en érection par lesquelles le peuple lui rend hommage sont bienvenues – mais sont-elles à la hauteur des enjeux ? Peut-être pas. L'offrande véritable, celle que la Mère requiert de vous plus que de tous les autres, est celle de votre vertu, pas de votre anatomie. Pourquoi se contenterait-elle que vous immoliez votre chair ? Elle voit plus grand, elle attend mieux. Elle demande que sa force d'amour vous embrase tout entiers.

Il fit une courte pause, pendant laquelle son regard se planta si intensément dans le sol que, par précaution, plusieurs s'écartèrent de la dalle.

– En laissant les jeunes prêtres entiers, reprit-il, vous augmenterez leur valeur. Oui, vous verrez, vous verrez qu'à

Babylone

condition que vous leur apportiez votre soutien, ils parviendront à devenir, comme vous, plus humains que mâles, et plus divins qu'humains. La force animale, ils sauront l'apprivoiser, et c'est par ce travail qu'ils rendront chaque jour hommage à la déesse. S'ils veulent faire ce don, elle l'acceptera. Faites-lui confiance, à elle.

De nouveau, ses yeux restèrent fixés sur une anfractuosité du mur, et il cessa de parler. Ses traits se voil rent d'une sorte d'inquiétude.

– Assez de mots, je reviendrai demain. Demain, nous discuterons des offrandes cérémonielles que vous m'avez montrées tout   l'heure. En attendant, allez en paix, mes enfants, allez en paix.

Il répéta sa dernière phrase en les prenant dans ses bras l'un après l'autre. Puis il fit volte-face et se mit   marcher d'un bon pas vers la rue.

Je br lais d'envie d'en savoir plus. Mais comment l'aborder ? J'h sita  quelque temps. Puis, sans avoir rien décidé, je me mis   courir dans sa direction. Je me trouvais presque   sa hauteur quand, soudain, je me ravisai : est-ce qu'il ne venait pas de dire qu'il avait assez parlé ? Je marquai le pas, puis je me contentai de le suivre   distance.

Lorsque nous arrivâmes au lac, pas un souffle d'air n'en ridait la surface. Le ciel de la fin de mati nee s'y reflétait en veloutés de gris, animés   et là de clartés hésitantes. Les eaux d'Atargatis semblaient vivre d'une vie immobile et sereine, laissant les bruits de la ville se perdre dans la distance. L'homme s'approcha de la rive. Il resta immobile quelques instants, puis il se défit de ses vêtements et pénétra dans l'eau.   mesure que s'agrandissaient les cercles concentriques qui se formaient autour de lui, les colombes sacrées multipliaient les roucoulements ; les hérons et les grues s'éloignaient d'un pas discret.

J'observai cette baignade avec une admiration mêlée d'inquiétude. L'accès au lac est interdit en dehors des jours de

fête, et le contact avec les oiseaux et les poissons d'Atargatis, ornés de pierres précieuses, est sévèrement puni. Mais l'homme, déjà si avancé que l'eau lui parvenait à la poitrine, se livrait à ses ablutions avec une sérénité qui me laissait pantois. Même de loin, je pouvais observer les nageoires des carpes qui s'agitaient contre son torse. En puisant l'eau qu'il versait sur sa chevelure, il leur multipliait ses caresses et semblait leur parler ; mais, à cette distance, je n'entendais pas ses paroles.

L'idée me vint d'aller chercher un linge pour lui être agréable. M'arrachant à ma contemplation, je courus à toutes jambes à une échoppe où je savais en trouver, craignant de manquer le moment où il allait sortir de l'eau. Mes poumons aspiraient et crachaient plus qu'un soufflet de forgeron lorsque je revins sur le rivage, si bien que je lui tendis simplement le drap déplié, mon visage vers le sol.

– Je te remercie, jeune homme, dit-il en inclinant la tête avec élégance. Comprends-tu le grec ?

– Je parle... balbutiai-je le souffle encore coupé. Je parle treize langues.

– Treize langues ? Treize langues, répéta-t-il en égouttant ses longs cheveux. Par les dieux, c'est beaucoup. Mais... Pardonne ma question. À quoi te sert de parler tant de langues ?

Je cherchais quoi répondre, mais sa fausse candeur me fit perdre ma contenance. Je ne pus rien faire d'autre qu'enfoncer mes ongles dans mes paumes. Il poursuivit :

– Tu sais sans doute déformer ta bouche par des sons variés et naviguer dans les étranges conventions de l'écriture, n'est-ce pas ? Tu es en quelque sorte un gymnaste, un gymnaste des petits gestes. Je t'en félicite. Mais est-ce que tu dis les mêmes sottises dans mille endroits, à mille personnes différentes ?

Cette nouvelle question fit s'effondrer mon sourire. Je me mordais les lèvres, faute de savoir quoi dire. Cora, j'avais quinze ans !

Babylone

– Les hommes se perdent dans les enfantillages, poursuivait-il. Nous ne devons pas seulement apprendre leurs mots, Damis, mais leurs silences. Apprendre, entendre, écouter leurs silences.

Mes yeux seraient sortis de ma tête s'ils l'avaient pu. Avait-il prononcé mon nom ? Il se mit à se frotter vigoureusement le dos, puis les aisselles. Pendant ce temps, mon aphasie ne faisait qu'augmenter.

– Moi aussi, continua-t-il, j'ai été formé par de bons professeurs. Ils m'ont soigné, ils m'ont guéri, ils m'ont appris à soigner mes semblables dans le temple d'Asklépios. Mais le savoir des prêtres a ses limites. Voilà pourquoi tu me rencontres ici. Je cherche une chose dont je ne sais pas ce que c'est, ni quelle forme elle doit prendre, ni si elle porte un nom.

Sa dernière affirmation me sembla si absurde qu'elle me rendit le courage et la parole. Comme il se frottait les tibias, je parvins à lui dire :

– Comment pourras-tu la trouver, alors ? Les choses les plus précieuses, on ne les trouve qu'en cherchant bien. Mais il faut savoir ce qu'on cherche.

Il tourna vers moi un sourire où pointait l'ironie.

– J'ai résolu de me mettre en quête de la sagesse...

– Tu es un philosophe ?

– ... mais pas de ces sagesse qu'on enseigne dans les écoles. Je veux l'apprendre des dieux eux-mêmes, comme Pythagore. Je désire m'asseoir sur leurs genoux invisibles et, silencieusement, les écouter dire sans mots la vérité des mondes.

J'allais remarquer qu'il y avait de l'impiété dans cette ambition car, pour connaître les pensées des dieux, il faudrait être un dieu. Je n'eus pas le temps de parler.

– La mère de toutes choses, dit-il en me montrant le lac, je la devine, je la pressens... Mais nous sommes trop aveugles, trop sourds... Nos sens ont besoin d'aide. Il faudrait... (Il

cala ses deux pieds face au lac, son linge sur l'épaule.) Il nous faudrait... Quelque chose comme ÇA !

Il cria le dernier mot en frappant violemment dans ses mains, et le lac lui répondit d'un CLAC ! encore plus fort. Aussitôt, des dizaines de colombes s'envolèrent dans toutes les directions. Devant les nuages qui s'accumulaient à différentes altitudes, les uns petits et blancs, les autres sombres et chargés de pluie, les oiseaux battaient des ailes pour prendre de la hauteur. Ils montaient par dizaines, en nappes successives, grimpant toujours plus haut dans une vibration commune, puis s'immobilisaient en longs virages qui semblaient n'avoir pas de fin, glissant sur des pentes invisibles de sorte que leurs vols continus, puis discontinus, ordonnés, puis désordonnés, semblaient déployer le ciel dans toutes les directions. L'homme se mit à en pointer certains du doigt pour suivre leur mouvement ; ensuite, il sembla en accompagner d'autres du menton, et bientôt il se mit à se tordre, lentement, comme s'il voulait épouser de toute sa colonne le mouvement des oiseaux. Pendant un long moment, il s'absorba dans cette gesticulation qui, je dois le dire, me fit me demander s'il se moquait de moi.

– La sagesse des dieux, cria-t-il comme s'il y avait du vent, n'a ni corps ni visage, mais je saurai la reconnaître ! Je m'en vais la chercher où qu'elle soit, quelle qu'elle soit, aussi loin qu'elle se trouve ! Il ne suffit pas de dire qu'elle est partout, Damis ! Où se trouve-t-elle en toi ?

À mon air effaré, il comprit qu'il devait cesser de se tortiller s'il voulait être écouté – ce qu'il fit, à mon plus grand soulagement.

Il passa ses vêtements sans ajouter un mot, dans des gestes où l'énergie dont il venait de déborder semblait plus maîtrisée. Au reste, sa séance d'habillage dura si longtemps, à cause du soin qu'il y mettait, qu'elle cessa de m'intéresser. La surface du lac avait retrouvé sa lisseur ; je m'occupai à observer la symétrie entre les nuages et leurs reflets dans l'eau, dont je

détaillais les lueurs. Quand il eut rétabli son chignon, il prononça d'une voix calme :

– Écoute, je compte me rendre à Babylone puis traverser les royaumes parthes jusqu'en Bakhtriane, peut-être au-delà. Deux scribes m'accompagnent, mais j'aurai sans doute besoin d'un traducteur. Si tu parles treize langues, ce pourrait être toi. Tu serais rémunéré comme tu voudras, à la journée. Tu resterais libre de quitter l'expédition quand bon te semblerait, les frais de retour à ma charge.

Cette proposition me froissa. Est-ce que quelque chose dans mon attitude avait suggéré que j'étais disponible à n'importe qui, comme un prostitué ? Que j'avais le goût des voyages périlleux ? Que j'étais assez fou pour m'en aller dans des contrées lointaines avec un inconnu ? D'ailleurs, est-ce que mes études ne me préparaient pas plutôt à devenir, selon le vœu de mes parents, serviteur de l'empire ?

– Je voudrais bien savoir, dis-je, d'où tu connais mon nom. Il sourit d'un air malicieux.

– L'homme qui t'accompagnait l'a prononcé lorsque vous êtes arrivés dans le temple. Et toi, Damis, est-ce que tu sais le mien ?

– Apollonios de Tyane, dis-je du tac au tac.

Je le jure par les dieux, j'avais répondu pour dire n'importe quoi, parce que j'étais piqué par ses manières et que j'avais honte des miennes. En fait, j'avais parlé comme pour mentir, pour me débarrasser de ce regard qui me laissait démuni, et aussi parce qu'il avait suggéré que je disais des sottises dans toutes les langues. Mais à peine le nom que j'avais inventé avait-il passé mes lèvres que j'aurais voulu le ravalé. J'allais m'excuser de ma sottise, mais il plissait les yeux en acquiesçant.

– Voilà, tu le savais.

– Pardonne-moi, dis-je incrédule, j'ai dit une bêtise. Je ne voulais pas t'insulter.

Il reprit doucement le chemin du temple et je lui emboîtai le pas. Comme je multipliais les excuses en lui demandant son nom, il insista sur le fait que je venais de le prononcer. Il ne démordait pas qu'il s'appelait Apollonios de Tyane. Cela soulevait en moi des vagues d'étonnement. Apollonios de Tyane, pourquoi avais-je mis ces sons ensemble ? Il me semblait qu'on ne m'avait jamais parlé de lui. D'où surgissait ce souvenir, si c'en était un ? Et comment la mémoire me ferait-elle défaut juste au moment où ce nom me revenait ? Mon crâne bourdonnait comme si je m'étais cogné.

Si mes parents avaient appris ma décision d'accompagner un philosophe, mon père s'y serait opposé, ma mère ne m'aurait pas soutenu. Moi-même, si j'avais su que la lettre que je leur envoyai de Babylone resterait sans réponse (du moins, à ma connaissance) et que, par une succession d'événements, je n'aurais plus d'occasion de les voir, je n'aurais jamais accepté de suivre Apollonios. Mais ce que nous appelons nos choix ne sont que les destins en train de s'accomplir. Si encore aujourd'hui je suis triste de n'avoir pu saluer mes parents, je sais que les dieux nous ont infligé cette peine, à eux et à moi, parce qu'elle était inévitable pour nous conduire précisément où nous devions aller.



A. D. IV ID MAR Q. Vol. Sat. et P. Corn. Lent. Scip. coss.

Ces lettres qui indiquent la date du départ, quatrième jour avant les ides de mars, pendant les consulats de Saturninus et de Lentulus Scipio, an deux du règne de Néron, sont les premières que j'écrivis sur les feuillets de papyrus que j'emportai au moment d'entreprendre le voyage de Nappigû à Babylone. Ce trajet n'avait rien de nouveau pour moi ; je profitai donc de la route pour me rapprocher des scribes qui accompagnaient Apollonios. Le premier, Calidius, m'apprit que son maître était bel et bien né à Tyane, ville des monts

Taurus, dans la province de Cilicie ; que son père se nommait, comme lui, Apollonios ; qu'ils descendaient d'une famille si ancienne qu'elle avait fourni à la ville plusieurs de ses fondateurs. Grâce à d'immenses propriétés terriennes, ils en étaient aussi depuis plusieurs générations les citoyens les plus aisés. Cela eut l'avantage de me rassurer sur la rétribution que j'espérais de mes services, dont nous n'avions pas reparlé. Calidius recevait régulièrement de l'argent confié par Hestiaios, le frère aîné de son maître, à des marchands de sa connaissance. Je me souviens aussi que Calidius n'approuvait pas tellement la quête d'Apollonios, cette quête d'une sagesse divine censée dépasser toute compréhension humaine. Moi, cette affaire ne m'intéressait pas ; j'y voyais un orgueil démesuré. Je ne croyais pas qu'un dieu ou une déesse, ou toute autre entité qui ne serait ni l'un ni l'autre, pût transmettre à un homme une forme de connaissance capable de faire de lui autre chose qu'un homme.

Le second de ses serviteurs était surnommé « le calligraphe ». Il me tint sur son maître des propos tellement invraisemblables que j'hésite à les reproduire. Il me dit que la mère d'Apollonios, avertie par un rêve que le dieu Protée allait naître d'elle, s'était rendue dans un champ de fleurs selon les instructions qu'il lui avait données et qu'elle avait accouché seule, entourée par des cygnes. Par la suite, son enfant s'était distingué par une mémoire phénoménale ; et à mesure qu'il grandissait, il y avait ajouté une moralité sans reproches et une beauté qui n'avait pas d'égale. On lui avait donné des précepteurs de philosophie ; mais comme, dans le même temps, il s'était découvert un don pour soigner les brûlures, un ami l'avait convaincu de quitter la propriété familiale pour le temple d'Asklépios, dans le port d'Aigai. Il existait un registre des guérisons accomplies par celui qu'on appelait là-bas le « garçon prodige ».

Ces récits ne m'inspirèrent pas une grande confiance envers Apollonios, ni tellement d'estime pour le calligraphe. Au cours

de mes études à Babylone, on m'avait assez mis en garde contre les charlatans et les faux prophètes. Je pensais être entré au service d'un philosophe un peu naïf ; je me retrouvais à suivre un magicien dont la réputation de guérisseur me semblait louche. Sur ce point, Calidius devina mes pensées ; il tint à souligner que son maître suivait scrupuleusement les préceptes de Pythagore, qu'il ne vivait pas autrement que comme un authentique philosophe, qu'il avait même, entre seize et vingt et un ans, accompli seul et sans contrainte l'obligation de silence exigée par la règle des pythagoriciens. Cinq années pendant lesquelles Apollonios avait poursuivi ses prodiges sans proférer un seul mot.

À dire la vérité, je ne connaissais de Pythagore que sa démonstration d'un théorème géométrique à propos du triangle rectangle, que j'avais d'ailleurs rencontré dans des textes babyloniens bien plus anciens que les Grecs. Mais cette étrange forme d'ascèse, ce silence volontaire de cinq ans, m'impressionna. Au cours d'une halte dans un caravansérail – était-ce à Gerbedisso ? je ne m'en souviens plus –, j'allai demander à Apollonios s'il était disposé à m'expliquer sa doctrine. Il me répondit par une question :

– Dis-moi d'abord, Damis, pourquoi tu ne t'es jamais intéressé à la philosophie.

Je m'embarrassai dans ma réponse. J'essayais de dire que les scribes du temple de Marduk m'avaient enseigné les langues anciennes et modernes, que la recherche de la sagesse m'avait semblé une quête trop ambitieuse, que la traduction m'avait plu.

– Eh bien justement, rebondit-il, il y a peut-être un problème de traduction, ici. Quand Pythagore a inventé le mot *philosophos*, ami de la sagesse, il ne voulait pas dire qu'il se plaçait à un niveau inférieur à un *sophos*, un sage qui la posséderait. Il a voulu souligner une différence entre les savants qui ont des connaissances spécifiques, les *tekhmès*

Babylone

sophoi, et ceux qui s'intéressent au savoir lui-même, les *philosophoi*. Un philosophe n'est pas un homme qui ne sait rien, mais un savant dont l'objet est le savoir.

– Alors, selon toi, les philosophes ne sont pas sur le chemin de la sagesse ?

– Si, mais ils veulent l'obtenir par la voie de la connaissance. Reste à savoir ce qu'on appelle connaissance, et même ce qu'on entend par obtenir. Moi, j'attends de ce voyage une profonde transformation de moi-même. Oui, répéta-t-il d'un air songeur, une profonde, profonde transformation.

– Mais, insistai-je, cette transformation t'apporterait la sagesse ? Ou alors, quoi ? Tu voudrais qu'on te rende un culte comme aux empereurs, aux héros ? Tu veux devenir un homme sacré ?

Il se mit à rire.

– Une sagesse proprement divine, il n'y a aucun sens à la définir à l'avance, Damis. Quand cette métamorphose sera advenue, il ne restera rien de ce qu'on peut en dire avant de l'atteindre. Si tu commences par projeter des représentations, tu ne...

Notre conversation fut interrompue par les chameliers qui criaient l'appel du départ. Ses propos m'occupèrent une partie du trajet ; je percevais en eux quelque chose que je ne comprenais pas. Une curiosité agacée, comme si l'on m'avait dérangé en pleine nuit, me mit de mauvaise humeur.

Cependant, les heures s'accumulaient à la lente cadence des bêtes qui avançaient, impassibles, d'un pas pesant et obstiné. Dans mes oreilles, le vent faisait un bruit de voiles qui ne s'interrompait qu'à de rares intervalles. Je vis une paysanne arrêtée en haut d'une colline, les mains sur les hanches, les yeux au loin, qui se tenait à côté de son buffle. Son animal regardait dans la même direction, participant de son silence. Une somnolence irrésistible finit par me gagner complètement.



Notre caravane devait nous amener jusqu'à Séleukia-sur-l'Euphrate, que les Grecs appellent simplement La-Jonction. Là, nous devions trouver des marchands en provenance d'Antioche se rendant jusqu'à Séleukia-sur-le-Tigre, où se tenait le plus grand marché aux esclaves de tout le continent. C'était une route très fréquentée, très surveillée aussi. Au poste de douane, il fallait déclarer tous les biens que l'on souhaitait importer dans l'Empire parthe, car les échanges avec Rome étaient soumis à des taxes importantes, surtout le commerce d'esclaves.

J'avais accompli mille fois cette formalité, d'ailleurs non sans plaisir, car ce poste-frontière est le dernier (ou le premier, dans l'autre sens) où l'on emploie le grec ; plus au sud et à l'est, même dans les familles macédoniennes de l'administration, on ne parle plus qu'araméen. Mais, ce jour-là, l'afflux des voyageurs, des bestiaux et des marchandises formait un attroupement invraisemblable autour de la douane, si bien qu'il nous fallut attendre plusieurs heures au milieu de la foule. Les uns se plaignaient de la chaleur et criaient au scandale, certains se chahutaient entre eux, tout le monde souffrait d'attendre. Les soldats débordés n'hésitèrent pas à frapper durement une famille qui voulait prendre de l'eau pour rafraîchir les enfants. Cette violence engendra des cris et des mouvements plus forts. Lorsque notre tour arriva, le scribe qui dirigeait la douane était exaspéré.

– À vous. Quelles valeurs vous importez ? demanda-t-il sèchement à Apollonios.

– Nos valeurs ? Force, Prudence, Justice, Tempérance, Persévérance... commença Apollonios.

– Moins vite, moins vite. Alignez d'abord vos filles ici. Combien d'esclaves, en tout ?

Apollonios se mit à rire.

Babylone

– Ce ne sont pas des esclaves. C'est moi qui suis à leur service.

Le bonhomme leva lentement les yeux sur lui, puis nous examina les uns après les autres. La situation générale l'avait mis à bout de nerfs. Je voulus prendre la parole, mais Apollonios mit son bras en barrage.

– Donc toi, dit le douanier en pointant Apollonios de son calame, t'es un marrant, c'est ça. Il y a des centaines de gens derrière toi et t'as envie de faire ton marrant. C'est le moment de rigoler, hein ? Qui es-tu exactement ?

– Je suis un homme.

– Voyez-moi ça. Et pourquoi tu resterais pas chez ta mère à te faire dorloter au lieu de venir chez les Parthes ? Hein ? Qui t'envoie ?

– Celui qui m'envoie est un dieu qui veut faire de vous des hommes et non des maquereaux.

Le douanier se dressa d'un bond. Les voyageurs qui attendaient derrière nous eurent un mouvement pour s'éloigner ; leurs piétinements créèrent autour de nous un cercle d'effroi.

– Je crois qu'il va falloir faire un exemple, cria-t-il en frappant violemment son registre. Si on ne fait pas un exemple, ça va encore dégénérer. Mais dis donc, l'Important, tu sais que je peux te faire torturer ?

– Mais dis donc, l'Important, hurla brusquement Apollonios, tu sais que tu te torturerais toi-même ?

Surpris par cette répartie, le douanier se tourna vers les soldats à sa droite comme pour s'assurer qu'ils n'avaient pas disparu ; il sembla hésiter sur l'ordre à leur donner. Dans le silence qui s'ensuivit, la phrase d'Apollonios retint tout le monde en apnée. Elle était comparable à un cône qui, selon le côté qu'on choisit, offre à la main une pointe ou un point d'appui ; et l'esprit du Parthe, inversement, semblait un autre cône que cette phrase avait lancé comme une toupie, tournoyant sur la pointe de l'autre. Nous attendions de voir de quel côté il allait tomber.

Le Livre de l'amour infini

– *Je me torturerais moi-même... ?* répéta-t-il, en fronçant les sourcils.

Un moment passa pendant lequel un nuage voila le soleil. Quelqu'un, qui se trouvait jusqu'alors derrière nous, s'avança vers le douanier.

– Pardon d'intervenir, mon ami, dit l'inconnu rapidement, avec tout mon respect. Moi, je ne connais pas ces hommes, mais je crois qu'il faut du sang-froid ici. Je le dis afin que tu juges par toi-même de la situation. Il me semble que de deux choses l'une : ou bien cet homme est un prince, un préfet ou je-ne-sais-quoi, et malgré l'aspect frustré sous lequel il voyage, il pourrait te faire plus de mal qu'il ne semble. Ou bien, dans l'autre cas, c'est un philosophe, et ses paroles signifient tout autre chose, mais vraiment tout autre chose que ce qu'il semble ; elles pourraient même avoir un sens... sacré. Dans les deux cas, tu ne gagneras rien à le violenter.

Le douanier leva les sourcils. Il regarda d'un air sceptique l'homme qui lui parlait, puis nous examina de nouveau de la tête aux pieds. Cachant sa bouche derrière sa main, il chuchota à celui qui s'était improvisé son conseiller (mais l'inquiétude le fit souffler trop fort) :

– Mais s'il est seulement fou ?

– Eh bien, s'il est fou, répéta l'autre à haute voix, tu montreras ton humanité envers un fou devant toute cette assemblée. Ces gens seront témoins de ta clémence, et comme ils raconteront partout ce qu'ils ont vu, on te louera dans les deux empires comme un homme avisé.

Le fonctionnaire, rassemblant toute son irritation, fit un geste si brusque qu'il nous fit tous sursauter. Ayant fait signe à un soldat de prendre sa place et son calame, il demanda sèchement son nom à Apollonios, qui le lui indiqua avec simplicité. Nous avions peu de bagages ; le reste des formalités fut vite expédié.

Quelques instants plus tard, nous rejoignons une autre caravane quand un garçon vint en courant nous remettre une corbeille de dattes, d'amandes et de grenades. Il déclama :

Babylone

– Euphratès de Tyr se réjouit de vous avoir servis. Il ne croit pas utile de vous souhaiter un bon voyage, car tout voyage est bon à ceux qui cultivent la vertu.

Notre caravane s'ébranla. Je me retournai à plusieurs reprises afin d'apercevoir la silhouette de notre bienfaiteur ; j'aurais voulu au moins le saluer de loin. Mais la foule était trop dense, et Apollonios ne semblait pas s'en soucier le moins du monde.



Le trajet dura presque deux semaines, car les chameliers refusaient de traverser les zones où des attaques de caravanes avaient eu lieu la semaine précédente. Mais, en dépit de ce délai, tout se déroula sans accroc. J'eus la surprise de découvrir qu'Apollonios disposait d'une lyre dont il jouait de temps en temps. Il demandait toujours l'autorisation de l'assistance, mais, après quelques jours, ce sont les voyageurs qui le prièrent de jouer. Grâce aux commentaires de Calidius, je découvris que les hymnes pythagoriciens composaient un vaste répertoire musical, qu'il existait des hymnes pour soigner les maladies, pour apaiser la colère, pour faire retomber l'excitation, pour oublier le chagrin, et ainsi de suite. Il arrivait aussi, dans le cas d'hymnes thérapeutiques, qu'il fût recommandé de les accompagner de danses, afin que le rythme musical pût pénétrer plus profondément dans le corps. Au moment venu, j'allai questionner Apollonios sur les morceaux qu'il nous jouait.

– Oh, dit-il d'un air vague, ce sont en général des hymnes qui ramènent l'équilibre dans l'âme. Mais hier, j'avais chaud, alors j'ai joué un air qui rafraîchit le corps.

Cette réponse me laissa perplexe.

– Une musique qui rafraîchit ? Et... ça marche ?

– Bien sûr que ça marche, à condition qu'on sache suivre un rythme. C'est une question d'intervalles. Autrement dit, de proportion. Autrement dit, de nombre...

De perplexe, je devins incrédule. Faire le chaud et le froid par les sons ! À qui avais-je affaire, Orphée en personne ? N'importe qui peut admettre que la musique influence l'état de notre âme ; mais rafraîchir le corps autrement que par l'air et par l'eau me semblait impossible.

– Tu réfléchis comme les philosophes d'Ionie, reprit-il comme s'il m'avait entendu penser. Thalès, Anaxagore et même Héraclite ne conçoivent les choses qu'en termes d'éléments : l'air, l'eau, la terre, le feu. C'est bien trop fruste. Si tu considères une chose aussi complexe qu'un corps humain, tu m'accorderas qu'il s'agit d'un mélange trop subtil pour qu'on puisse le décrire de cette manière. Notre corps répond et réagit à bien d'autres choses qu'à la matière.

– Eh bien, que proposes-tu ?

– « L'âme voit tout et entend tout, mais tout le reste est aveugle et sourd », me répondit Apollonios en souriant.

– C'est un vers d'Epikharmos, l'élève de Pythagore, dit le calligraphe, saisi par une sorte d'urgence. Tu ne le sais sans doute pas, Damis, mais Epikharmos était l'élève de Pythagore.

La satisfaction disproportionnée que cette référence inspira au scribe souleva en moi un mouvement d'impatience, d'autant que je ne voyais pas le rapport avec ce dont nous parlions. J'eus envie de laisser là cette discussion et je regardai autour de nous. Nous traversions un défilé de roches rouges et jaunes animé d'arbres secs, dont les branches les plus basses avaient été soigneusement broutées par les chèvres. Cela donnait à leur forme une régularité étrange, comme si on les avait taillés par le bas. Apollonios poussa un soupir bruyant ; il semblait découragé.

– Pour t'expliquer la musique, il faudrait d'abord t'expliquer le nombre. Je ne veux pas abuser de ton attention.

– Oh, mais mon attention peut se maintenir très longtemps, répondis-je, piqué au vif. Fais ta démonstration, je suis tout ouïe.

Babylone

Il rit en ajoutant qu'au fond, j'avais bon cœur. Cette remarque ne fit qu'augmenter mon irritation, et je me demandai en moi-même pourquoi je parlais avec un homme que je n'accompagnais que pour traduire ses échanges avec d'autres, et contre rémunération.

– Quand je dis « nombre », commença-t-il, tu penses bien sûr à ce qui sert à compter. Je dirais même que la plupart des hommes emploient les nombres exclusivement pour compter les choses. Eh bien, Damis, à mes yeux, cela revient à se servir d'une statuette pour enfoncer un clou : c'est un emploi barbare et grossier d'une chose divine. Les gens simples pensent que les nombres se limitent à l'usage pratique qu'ils en font. La mystérieuse pertinence des calculs, l'exactitude abstraite des mathématiques, les vérités qu'ils permettent d'énoncer sur les étoiles, sur le soleil et sur la lune – rien de tout cela ne les étonne jamais. Ils préfèrent compter les pois chiches.

J'acquiesçai sans mot dire.

– Pour les esprits avisés, les nombres manifestent tout autre chose ; ils forment les arcanes qui organisent l'univers tout entier. Il suffit même des quatre premiers, 1, 2, 3, 4, pour composer une figure triangulaire qui se déploie dans les quatre dimensions, la *tetraktýs*.

Il esquissa dans l'air un dessin où il aligna quatre points, puis au-dessus d'eux trois autres, puis deux, puis un, suggérant une sorte de pyramide.

– Je ne vois pas comment on pourrait déduire l'univers à partir d'un triangle, objectai-je en grimaçant.

– Eh bien, cela suppose que ta pensée soit capable d'approfondir ta perception au point de s'en émanciper. Car ce que nous appelons les choses – disant cela, il fit un vaste mouvement du bras par lequel il semblait désigner les roches, les arbres et l'ensemble de notre caravane – ne sont rien d'autre que des nombres mis en images. Prends cette chèvre là-bas ; elle est constituée de toutes sortes de matières, bien sûr ; elle

est chair, os, sang et fluide vital ; mais nous pouvons comprendre ce qu'elle est à partir des proportions qu'il y a entre ces éléments. Ce que nous percevons d'elle, les petits sabots, les longs poils, l'odeur rugueuse, ne sont que des images sensorielles. Ce qui engendre ces images, c'est une réalité que nous pouvons comprendre et non seulement sentir, et cette réalité est celle d'une composition précise, autrement dit d'une proportion. Ainsi, l'usage des mathématiques permet de traverser les images que nous percevons pour saisir les choses mêmes. Pythagore l'a compris : les nombres sont les choses réelles d'où naissent les images que nous désignons comme une chèvre, un rocher, un homme...

J'essayai cette idée en regardant autour de moi.

– Je le répète, reprit Apollonios, les nombres ne sont pas des ustensiles de comptabilité, ils sont la source magique et la racine des choses.

Malgré ma mauvaise volonté, je dus admettre que cette conception projetait sur le monde une lumière nouvelle. Néanmoins, je ne voyais toujours pas comment elle prouvait qu'Apollonios avait le pouvoir de rafraîchir son corps en jouant de la musique.

– Mais la musique ? demandai-je pour couper court.

– La musique est le phénomène sonore qui illustre le mieux notre perception des nombres. À la suite de plusieurs expériences, Pythagore a découvert que les intervalles entre les notes dont l'association est agréable à l'oreille correspondent à des rapports immuables, tels que des rapports de longueur que l'on peut mesurer sur une corde unique. Il a donc pu traduire l'harmonie des sons en nombres. C'est ainsi qu'il a défini les intervalles harmoniques qu'on appelle l'octave, la quinte, la quarte ; il a traduit l'essence de l'harmonie en rapports de proportion. Eh bien, si tu tiens aussi compte de la mesure qui définit le rythme, il ne te manque rien pour admettre que la musique repose sur des fondements mathématiques, et que ce qui te plaît dans les sons que je tire de ma

lyre, tout comme dans la vie qui anime les êtres, est justement un jeu de proportions. La musique nous touche parce qu'elle respecte les lois de l'harmonie : les proportions musicales interagissent avec celles de l'âme.

Cette réponse mit mon intelligence à rude épreuve ; je la ruminai quelque temps. Dans le même temps, je m'aperçus que j'avais terriblement soif.

– Reste à démontrer, conclus-je, comment cette proportion pourrait me rafraîchir.

Il éclata de rire. Je soupçonnai, l'espace d'un instant, qu'il se moquait de moi depuis le début ; mais il déclara que j'étais trop rapide pour des pensées qui, selon lui, avaient leur propre rythme. Nous restâmes donc en silence quelque temps. Je ne sais pas pourquoi une fierté inexplicable m'empêchait de tirer ma gourde pour boire. Il n'y avait plus de chèvres autour de nous. Le paysage s'était ouvert sur une plaine où la poussière et la chaleur brouillaient l'horizon. Il reprit la parole :

– Une fois que l'on admet que les sons peuvent être étudiés mathématiquement et rapportés aux mesures des objets matériels qui les produisent, on peut se mettre à explorer les objets matériels eux-mêmes à partir des mathématiques. Que dirait-on du corps humain ? Eh bien, que sa santé et son bien-être sont à leur tour affaires de proportion, ce qui implique que tous les désagréments qu'on ressent se comprennent comme des dysharmonies ou des déséquilibres, et que le plaisir, inversement, accompagne naturellement le respect des proportions. C'est grâce à elle, grâce à la proportion, que nous percevons l'harmonie dans les sons et dans les images, dans les odeurs ou les saveurs : elle se retrouve dans tous les arts. Parce que le nombre préside aussi bien à nos besoins vitaux qu'à la beauté qui enchante nos organes, il nous donne l'expérience de toutes sortes de plaisirs. Or la musique est l'art par lequel les nombres pénètrent le plus facilement, le plus légèrement notre corps. Grâce à elle, nous nous découvrons capables d'accéder à des formes très pures d'existence. Nous découvrons qu'il nous est

possible de vivre, de nous mouvoir, de penser, de chanter, sans nous rapporter à la surface de ce monde ; nous faisons l'expérience d'un lien direct avec les fondements de l'univers. Lorsqu'on se trouve au cœur de cette expérience, l'ici et le maintenant changent de sens, ils se révèlent plus vastes et plus mystérieux qu'un lieu précis ou qu'un jour dans le calendrier. S'il fait chaud ou s'il fait froid dans ce « maintenant »-là a très peu d'importance. Avec un peu de pratique, on s'aperçoit que cela n'en a même rigoureusement... aucune.

Le calligraphe s'était endormi. Sa tête roulait de droite et de gauche sur l'axe du menton, au pas de sa monture. Pendant ce temps, je pesais en moi-même le raisonnement d'Apollonios, sans parvenir à décider si sa démonstration parvenait, oui ou non, à me convaincre. J'essayai de formuler une objection, mais je n'y parvins pas.

– La vie des nombres forme le tissu de l'expérience, conclut-il. Jusqu'à présent, tu ne t'en es pas rendu compte, mais tu n'as jamais cessé d'adorer le nombre et de vouloir te rapprocher de lui. Tu l'as reconnu toutes les fois qu'il t'est apparu sous ses formes les plus sensibles, en t'émerveillant de sa beauté. Tu t'es félicité chaque fois que tu l'as saisi, car tu as vu qu'il était bon. Tu l'as recherché dans toutes les situations où tu souhaitais la justice. Tu sais bien, parce que nul ne peut l'ignorer, que l'harmonie est le principe de l'univers : c'est pour elle que Pythagore a forgé le mot « cosmos », qui désigne l'aspect numériquement ordonné du monde. Le cosmos est une organisation organique et vivante qui correspond à la plus grande beauté. Et l'étude de cet ordre engendre de l'ordre dans notre âme.

Il fouilla la besace sur le cou de sa bête et en tira sa lyre.

– À présent, écoute.

Je tendis une oreille avertie, tâchant de percevoir l'illustration de ce qu'Apollonios venait de dire. Mais, avec toute l'attention du monde, je ne trouvais dans sa musique que des sonorités qui ne démontraient rien du tout. La seule chose

Babylone

dont j'étais certain, c'est que les plaintes suaves de la lyre me berçaient délicieusement. Étaient-elles accordées au pas de ma bête, ou ma bête se mit-elle à leur rythme ? En peu de temps, ces gracieuses mélodies, associées à l'envoûtant mouvement de balancier qui berçait ma colonne, vinrent à bout de mes forces. Les deux ensemble m'emportèrent de nouveau dans le sommeil.



Enfin, nous vîmes se détacher à l'horizon les murailles de ma chère Babylone. Ah, Babylone ! Veuve de tant d'empires, la vieille lionne tenait à peine debout, tremblante sur ses ruines. Là où les murs n'étaient pas complètement à terre, réduits à des empilements de briques, ses créneaux effondrés donnaient aux fortifications l'aspect d'une bouche édentée. C'était dans cette enceinte, oui, que le dieu Marduk avait créé le monde avec les dépouilles du chaos ; mais, peu à peu, le chaos reprenait ses droits sur les dépouilles du monde.

En passant la porte d'Ishtar, je saluai du regard les taureaux de Hadad et les dragons de Marduk, admirant leurs crinières tressées, leurs pattes légères, leurs couleurs délicates – lions blancs à crinière jaune, taureaux orange aux sabots verts... À chacun de mes retours, il me semblait rejoindre leur procession à une place différente. Toujours montait en moi une grande vénération pour la splendeur de cette ville et, en même temps, une immense tendresse pour sa fragilité.

Le calligraphe déclara que les dieux n'avaient jamais rien fait d'aussi beau sous le soleil, même à Athènes, où il avoua n'être jamais allé. Il précisa : « rien d'aussi beau, ni d'aussi bleu », et il se mit à répéter ces mots indéfiniment, « si beau, si bleu... ». Ensuite, comme nous remontions l'avenue Mutaq-šarri-u-ilani, il se mit à raser les murs en faisant mine de caresser tantôt la tête, tantôt la croupe des lions en bas-relief qui accompagnaient notre marche. Ce jeu semblait lui

procurer une satisfaction intense. En observant ses traits déformés par la joie, on pouvait lire comme en dessous, mis en lumière par son sourire, les restes d'un visage d'enfant.

Cette entrée en ville n'était pas aussi agréable pour moi qu'elle aurait dû l'être à cause d'une circonstance particulière. Tandis que nous marchions dans la rue, côtoyant les esclaves agricoles et les administrateurs babyloniens, poussant du coude les ânes chargés d'orge entre les Perses aux paniers gorgés de légumes et les Assyriennes qui se maquillaient en public, une présence m'obsédait. Il me semblait régulièrement apercevoir de longues vagues fauves qui m'étaient familières. Puis un mouvement modifiait les distances entre les dos qui nous précédaient, et j'étais aussitôt détrompé. Il s'agissait tout bonnement d'une matrone de Macédoine, d'un éphèbe coquet, de l'épouse d'un haut fonctionnaire ou de je ne sais quelle esclave volée dans l'Adriatique.

Cette chevelure, je crus la reconnaître, je le dis à ma honte, dans des peaux de mouton où tombait le soleil et aussi dans des nattes tressées de fils d'or – des choses qui, après avoir attiré mes regards, me paraissaient horriblement vulgaires. Je revenais avec d'autant plus de ferveur au souvenir de cet être si parfaitement indépendant, pourvu d'un poids, d'exigences et même de caprices que sa propriétaire supportait en penchant la tête, dans un mouvement plein d'élégance. Cette beauté où j'avais emmêlé mon cœur était coutumière de ces jeux : parfois, elle cachait des choses ; souvent aussi, elle laissait un souvenir d'elle dans les choses. Elle n'était sérieuse que lorsqu'elle réclamait des soins. Il fallait alors la baigner d'eau pure, puis savonneuse, puis pure, puis de lait, puis d'huile. Ensuite, il fallait la peigner mèche à mèche, activité emplie de risques dont je ne me serais chargé pour rien au monde, car je haïssais les dents du peigne qui tapaient sur les nœuds. Ces moments m'ennuyaient principalement parce qu'elle apparaissait alors lisse et sombre, contraire à elle-même. Mais elle s'en délectait et s'étirait de tout son long.

Babylone

Au reste, cette chevelure aimait surtout les ponts, nombreux au-dessus de l'Euphrate, les ponts de cèdre et de briques cuites où elle se comportait comme un jeune animal, courant partout, surpris de vivre et emporté par son propre enthousiasme. Une fois à la maison, elle aimait s'enrouler sur elle-même, entre l'épaule et l'oreille, adoptant ses attitudes les plus délicieusement pudiques. Elle aimait s'attarder à la lueur du foyer, car elle s'y délassait autant à la chaleur du feu qu'à mes regards ; et elle aimait mes mains.

Cette chevelure, je désirais et je craignais de la voir à chaque coin de rue. Si elle était apparue subitement, cela m'aurait causé un choc si intense que cette pensée serrait mon cœur dans ma poitrine. Des questions insolubles agaçaient mon esprit : si je passais près d'elle, est-ce qu'elle percevrait ma présence ? Et si je la voyais, devais-je rester discret ou, au contraire, me signaler ? Si je l'observais en secret, serait-ce une sorte de mensonge ?

Pendant ce temps, nous remontions Ay-ibur-šabu parmi des milliers d'étrangers, plus insignifiants que les bœufs qui encombraient la rue avec leurs chargements. L'événement que je redoutais me semblait désormais de moins en moins plausible. La ville était trop grande et la foule trop nombreuse.

Mais, à mesure que cette éventualité disparaissait, je sentais la crainte inverse m'envahir en proportion. Je m'affligeais à présent de ne pas l'avoir croisée ; je me convainquais que ce ne serait plus possible, dans ce quartier ; je sentais croître le désir de revenir en arrière pour tenter de nouveau ma chance. Oui, ce que je considérais comme un risque deux rues auparavant, j'y voyais maintenant une chance que j'avais manquée ; je l'avais perdue peut-être par inadvertance, peut-être par ma propre faute. J'étais oppressé à l'idée de ne plus la revoir, et chaque pas que nous faisons rendait son absence plus évidente et plus douloureuse. Pendant ce temps, Calidius pointait du doigt le pavement de la voie processionnelle, dont les dalles portent le sceau de Nabuchodonosor II. Je m'aperçus qu'il

détaillait l'œuvre de ce grand roi à l'attention du calligraphe. Mais toutes mes forces réunies n'arrivaient pas à contenir mon cœur. Incapable de rejoindre la conversation, mon esprit battait la campagne. Dans les rues les plus encombrées, je voyais seulement l'absence tonitruante de celle que j'aimais.

– Regardez cette foule, observa Apollonios. Nous arrivons au cœur d'une fête où sont conviés tous les peuples : les uns y cultivent un corps d'athlète pour être couronnés champions, les autres veulent vendre et acheter pour en tirer des bénéfices... Certains ne viennent ni pour être applaudis ni pour gagner quelque chose. Ils sont là par intérêt pour le spectacle. Et nous, mes amis ?

Sans lui répondre, les scribes se mirent à commenter le fleuve bariolé de marchands et de fonctionnaires, d'esclaves et d'animaux dont les remous se rassemblaient autour de nous en rapides plus denses. Moi dont le cœur tambourinait dans la poitrine, je m'abstins à grand-peine de dire que je n'avais qu'une seule envie, celle de retrouver Psyché.

– Le voyageur vulgaire, déclara Apollonios à l'attention de ses esclaves, se figure qu'à l'étranger, tous les désordres sont permis. Mais, pour un homme de bien, la vie entière se passe sous le soleil de la vertu. Donc, ne faites rien ici qui serait répréhensible là-bas. Et respectez les dieux qui vous invitent.

Je conduisis mes hôtes vers la pension où j'avais longtemps habité, entre les palais et le complexe de Marduk, dans le quartier de Kádingirra. Mon ami Nabûšaharê l'avait ouverte la même année où il avait hérité d'une charge de scribe au temple de l'Esagil. Son salaire annuel, complété par les revenus d'un champ qu'on lui avait alloué, lui suffisait pour vivre en ville, mais c'étaient les loyers de ses pensionnaires qui lui permettaient d'acheter ses livres.

Pour plaisanter, je me plaçai sous la fenêtre de Nabûšaharê et déclamai en akkadien :

Babylone

– « Lorsque, en haut, le ciel n'était pas encore nommé / Lorsque, en bas, la terre n'avait pas de nom... / Le lac primordial qui engendra les dieux, / Et la mer salée qui les enfanta tous, / Mêlaient leurs eaux en tout. »

Cela ne produisit pas l'effet escompté. À l'arrière des petites fenêtres, rien ne bougea. Surmontant ma déception, j'essayai une autre méthode et criai :

– *Humata, Hukhta, Huvarshta !*

De bonnes pensées, de bonnes paroles, de bonnes actions : c'est la devise de Zarathoustra. De l'autre côté de la porte, aucun bruit. Je commençais à me demander si la maison n'était pas déserte. En désespoir de cause, je frappai au battant de bronze. Une voix répondit d'assez loin :

– « Les mots d'amour profond ne restent jamais sans réponse. »

Je tressaillis de joie et déclamai plus fort :

– « Nous autres, dieux, nous l'honorons comme notre divin – peu importe son nom ! »

On entendit des pas s'approcher, et Nabûšaharê m'ouvrit dans un même geste sa porte et ses bras en disant :

– « Je t'ai fait une place dans mes propres prunelles. »

Notre joie de nous revoir, après un an d'absence, était démesurée. Il me serra à m'étouffer, puis je lui présentai mes amis grecs. Il nous pria avec une hâte comique d'entrer « vite, vite » à l'intérieur, comme si le soleil risquait de nous faire fondre.

– Ça alors, Damis ! cria une autre voix. Tu reviens pour te faire des problèmes ?

– Je te présente mes compagnons, grande bouche ! dis-je en serrant Ménippe dans mes bras. Je ne suis pas de retour, mon vieux ; j'accompagne de savants voyageurs.

Nabûšaharê nous fit servir des jus de grenade dans la bibliothèque. Les étrangers balayaient des yeux les étagères pleines à craquer de tablettes et de cylindres d'argile. Plusieurs nécessaires d'écriture traînaient au sol. Je ne pus m'empêcher de

jeter un œil au texte auquel Nabû travaillait ; il s'agissait d'un almanach astrologique en sumérien.

– Tu dois être le dernier au monde, observai-je, à faire des livres entiers en écriture cunéiforme. Tu recopies ou tu traduis ?

– Les deux, mon cher. Je fais une édition bilingue, sumérien-perse.

Une fois installé confortablement, Apollonios exposa à notre hôte le propos de son voyage. Nabûšaharê résista moins que moi à ses formulations, en partie, je pense, à cause d'un malentendu : pour Nabû, toute la sagesse des dieux était compilée dans les textes. Il comprit donc qu'Apollonios voulait étudier les textes sacrés, et, croyant avoir affaire à un érudit, il proposa aussitôt de l'accompagner auprès des mages de l'Esagil. De son côté, Ménippe lui suggéra de visiter le théâtre de Babylone, accolé à une palestine où il rencontrerait peut-être des philosophes intéressants. Cette suggestion me fit bondir le cœur : le quartier grec, c'était là où vivait Psyché.

Pendant ce temps, le calligraphe, qui ne tenait pas en place, vérifiait la solidité des calames, évaluait la qualité des papyrus en froissant le coin des feuilles entre ses doigts, ouvrait les encriers et touchait tellement à tout que, pour finir, je perdis le fil de la conversation. Calidius ayant demandé l'autorisation de parler, il assura qu'il était fasciné par le travail de nos hôtes. En particulier, il s'étonnait de voir une si grande variété dans leurs supports d'écriture.

– Oh, nous utilisons principalement la cire, lui répondit Nabûšaharê pendant que le calligraphe essayait d'attraper une statuette d'Ishtar placée trop haut pour lui, surtout pour préparer des plaidoiries, prendre des notes, ce genre de choses. Mais pour les textes importants, quand on ne les fait pas graver dans la pierre ou couler en bronze, la tablette d'argile reste la règle. Pour moi, c'est une évidence. J'ai ici tous les autres supports, mais ne te laisse pas impressionner. Les avantages du papyrus, n'importe qui les voit : c'est léger, c'est

flexible, c'est rapide, beaucoup moins encombrant, tout ce que tu voudras. Moi, je rappelle seulement pourquoi nous écrivons : pour que les choses qui importent aux hommes et aux dieux ne se perdent pas. Alors, bien sûr, on peut faire circuler ces papyrus autant qu'on veut, avoir des marchands qui te transportent les volumes à bas prix d'ici à Éphèse, d'Éphèse à Alexandrie et ainsi de suite, entre toutes les bibliothèques du monde. Mais si on ne garantit pas la pérennité des supports au-delà des empires, tôt ou tard, tout sera perdu. Je dis tout, tu comprends ? C'est une folie de confier à des feuilles ou à des rouleaux les hymnes anciens, les principes de divination, les...

– Allons, Nabû, n'exagère pas, l'interrompt Ménippe. D'abord, il n'y a pas de support éternel : le basalte et le marbre peuvent toujours être effacés, remployés, découpés. Et les tablettes d'argile sont détruites dans les incendies comme les papyrus.

– À cause des effondrements, bien sûr, bien sûr, dodelinait Nabûšaharê, tout ce qui est humain est fragile.

– Vous êtes poète ? demanda le calligraphe d'une voix forte, en débouchant l'étui d'un volume qui portait le nom de Ménippe.

Cette saillie et ce geste nous figèrent. Ménippe hésita un instant avant qu'un sourire n'illuminât son visage ; il se leva pour aller discuter avec le calligraphe.

– L'indifférence, observa Calidius d'un air sombre, voilà le danger qui guette ces précieux textes. C'est un péril plus dangereux que les destructions accidentelles. Quand les peuples deviennent indifférents aux cultes, quand ni l'éducation ni l'esprit ne sont tenus pour des choses sacrées, quand on emploie les gens de lettres comme de vulgaires gardes d'enfants, alors, c'est par leur signification que ces choses commencent à se détériorer. On ne les perd pas parce qu'elles se détruisent. C'est l'inverse, elles se détruisent quand on les a déjà perdues.

– Que Shamash nous protège, dit Nabû, Babylone n'en est pas là. Si la haute tour de l'Etemenanki est effondrée depuis des siècles, l'Esagil est un centre bien vivant. Le commun des hommes ne pense qu'à survivre, bien sûr ; mais il reste encore du monde pour faire en sorte que la vie vaille la peine d'être vécue, qu'elle continue d'être un hommage aux dieux. Je vous y amènerai demain, vous pourrez vous rendre compte.

J'allai trouver Ménippe afin de l'extirper des mains du calligraphe mais, à vrai dire, il s'en tirait très bien tout seul : il montrait à son visiteur le fonctionnement d'un cadran solaire portable. Quand je les rejoignis, il l'incita à aller l'essayer dans la rue. Cela nous offrit quelques instants seul à seul.

– Tes amis sont charmants, dit Ménippe. Combien de temps allez-vous rester parmi nous ?

– Peut-être pas longtemps. Ils entreprennent un grand voyage, tu sais. Ils pourraient aller jusqu'en Inde.

– Tu vas les accompagner ?

– Je suis Apollonios en tant que traducteur parce qu'il m'a promis de me rétribuer. Est-ce que tu sais... Enfin, est-ce que tu as des nouvelles de... ?

– Quoi ? Tu penses encore à Psyché !

– Je ne pense à rien d'autre, mon vieux. Je crois qu'avec Apollonios, je vais pouvoir rassembler assez d'argent pour la racheter.

– Si on accepte de te la vendre ! Non, pas de nouvelles. Après tes idioties, j'évite le quartier macédonien. Si sa propriétaire me voyait dans la rue ou au théâtre, elle me dénoncerait comme complice. Elle n'en revient pas qu'on ait touché à son bien.

– Mais Psyché ?

– Je viens de te le dire, je n'en sais rien. On a vu son père tout cabossé après le jour de l'an, il disait qu'il s'était disputé dans une taverne. Un intendant dans une rixe, même en plein Akitu, ce n'est pas très crédible. Si tu veux mon avis, il a dû obtenir d'être battu par ses maîtres à la place de sa fille.

Babylone

– Ce sont des brutes. Il faudrait combien, selon toi, pour une offre acceptable ?

– Tu rêves. La vieille t'a déjà refusé, et maintenant le père a engagé sa tête sur le fait que Psyché se montrerait irréprochable.

– Comment, sa tête ? D'ailleurs, qu'est-ce que ça a à voir ?

– Écoute, Damis. Je ne sais pas comment te le dire. Psyché... Enfin, tu connais ses maîtres... Ils seraient capables du pire... Donc, c'est bien compréhensible. Elle veut s'épargner elle-même, préserver son père, enfin...

– Qu'est-ce que tu racontes ! Et qu'est-ce que tu en sais, de ce qu'elle veut ?

– Très bien. Si tu veux tout savoir, je l'ai croisée une fois, quelques semaines après ta fuite.

– Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

– Eh bien, non, elle n'a... C'est-à-dire... Bon, écoute. Je ne sais pas pourquoi je tourne autour du pot, après tout. Elle m'a dit qu'elle ne voulait plus entendre parler de toi. Littéralement. Elle a promis à son père et à ses maîtres de ne plus jamais te voir, ni t'écrire, ni t'entendre. Elle m'a même interdit à moi de lui adresser la parole.

– Tu plaisantes !

– Je te le jure sur ma vie. Elle m'a dit que tu étais parti comme un voleur, comme un lâche, elle a même menacé de me dénoncer, moi, si j'essayais de jouer les intermédiaires.

– Comme un voleur ? C'est elle qui n'a pas voulu s'enfuir avec moi !

– Écoute, ça me désole, mais, à mon avis, tu devrais... Ah ! cria-t-il en voyant revenir le calligraphe, alors, qu'est-ce que tu en dis ? Est-ce qu'on ne se repère pas mieux dans le temps avec cet instrument ?

Les révélations de Ménippe ruinèrent la joie que m'avait inspirée mon retour prématuré à Babylone. Dans les semaines qui suivirent, je fus sans cesse confronté à tout ce qui dans mon cœur, dans mon corps, dans la ville, me reliait à Psyché.

L'enlever ? Elle avait déjà refusé. La racheter ? Il fallait maintenant prévoir d'acheter son père avec elle et de couvrir d'or leurs propriétaires. À certaines heures du soir, mes élucubrations me ramenaient au même point : même si je m'attelais à ce projet plus fermement qu'Ulysse au mât de son bateau, nos jours d'amour heureux, notre vie lumineuse entre les temples et les canaux de Babylone n'en étaient pas moins révolus. Je pouvais faire tous les efforts que je voulais pour me projeter dans l'avenir, les joies que nous avions connues, parmi les plus précieuses de ma vie, venaient de basculer dans le passé.



Pour m'arracher à ces pensées, la charge d'accompagner Apollonios dans ses visites me fut d'une grande aide, d'autant que ses recherches me ramenèrent dans des lieux que j'aimais. Aux moments les plus troublés de ma vie, les études m'ont toujours apaisé face aux caprices de la fortune. Plein de tristesse ou de mélancolie, jamais je n'ai hésité à saisir les mains que les hommes se tendent entre eux, par-delà les barrières des langues, écrivant très souvent sous la dictée des dieux.

Dans le complexe de Marduk, Apollonios insista pour se recueillir devant les ruines de l'Etemenanki. De la tour bâtie par les dieux sur la première terre émergée des eaux, il ne restait pas grand-chose ; en voulant la reconstruire, Alexandre le Grand avait à peine réussi à en faire évacuer les débris. La Maison du fondement du ciel et de la terre n'était donc plus qu'une grande cour désorganisée, annexe au temple bas ; mais elle n'était pas moins constellée de chapelles et de podiums où l'on accomplissait des rituels, y compris pour honorer les divinités déchues et les monstres archaïques vaincus par Marduk à l'aube des temps.

L'enceinte adjacente, organisée autour du temple de la Vérité, l'Ezida, vibrait d'une activité plus permanente. Autour de deux grandes cours, les salles de la bibliothèque contenaient

Babylone

des centaines de milliers d'ouvrages perpétuellement recopiés, traduits et commentés par les plus fins lettrés. Du puits central, on tirait continuellement les tablettes d'argile que les scribes des salles adjacentes employaient aussitôt. Leur charge, expliquait Nabû à partir de son propre cas, était héréditaire, mais ils devaient passer un concours pour y être admis. En même temps qu'ils s'occupaient des écrits des Anciens, ils devaient assurer l'observation des astres et le calcul des almanachs, afin que la plus haute sagesse accessible aux humains – laquelle consistait, selon lui, en l'art de soigner les corps, les âmes et l'univers entier – ne se perdît jamais. Apollonios, dévorant les étagères des yeux, buvait en même temps ses paroles.

Je montrai aux visiteurs la salle où j'avais moi-même recopié les grands textes antiques, la *Théodicée de Esagil-kina-ubbib*, l'*Épopée de Gilgamesh* et le *Monologue du Juste souffrant*. Comme nous passions derrière les copistes, Nabûšaharê leur fit mesurer la variété de leurs travaux : les uns travaillaient sur des listes trilingues de symptômes médicaux, parfois associés à des traitements par exorcisme ; les autres recopiaient des prières, des hymnes et des descriptions de rituels. Parfois, c'étaient des récits historiques, ou des récits d'imagination, ou des dialogues moraux ; ailleurs, des listes lexicales ou des textes d'enseignement. Calidius, émerveillé, me dit qu'il n'avait jamais vu de sa vie une telle concentration de savants.

– Ne t'en fais pas une fausse idée, répondis-je. Il y a quand même une grande différence entre les *erīb bīti* comme Nabû, considérés comme les servants des dieux, et ceux qui ne sont pas autorisés à pénétrer dans les espaces sacrés. D'ailleurs, il y a encore des spécialités plus ou moins prestigieuses parmi les officiants, même si tout le monde respecte les chanteurs de lamentations (*kalû*), les devins (*barû*) et les soignants (*āšipu*).

– Qui sont les autres ? s'étonnait-il en désignant le va-et-vient qui ne cessait d'obscurcir la porte.

– Oh, eh bien, il y a les directeurs de cérémonie, les administrateurs de biens, les musiciens instrumentistes, les purificateurs, et puis le personnel de ménage, les cuisiniers, les portiers, les artisans qui fabriquent les objets de culte, etc. L'Esagil est une grande fourmilière dont les membres travaillent aussi en ville et dans la campagne environnante ; les plus modestes sont payés en rations d'offrandes, mais les autres reçoivent des terres agricoles qu'ils peuvent faire fructifier.

Apollonios s'arrêta sur l'un des plus grands catalogues de symptômes et de présages, le *Sakikkû*. Cette liste interminable m'avait toujours assommé ; mais lui, c'était comique, après l'avoir feuilleté quelques instants d'un air absorbé, ne laissait plus Nabû lui reprendre le volume des mains. Il multipliait les questions sans vouloir le lâcher, comme si, par le seul fait de le tenir, il s'appropriait déjà le savoir contenu à l'intérieur. C'est à ce moment-là, je crois, que les derniers doutes de Nabû se dissipèrent : il proposa à Apollonios d'aller demander audience auprès des grands mages chaldéens. Par un clin d'œil et un coup de menton, il me chargea de terminer de mon côté la visite avec les deux autres.

Dans les salles de musique, le calligraphe montra beaucoup d'intérêt pour les *eršahungû*, chants à calmer le cœur, et pour les *šu'illakku*, prières à main levée qu'on récite les paumes vers le ciel. Comme il adressait ses questions indifféremment aux instrumentistes, aux copistes et à moi, les musiciens proposèrent de faire aux visiteurs une démonstration de quelques *balaggû*, d'après le nom de la lyre qui conjure les malheurs, et ils terminèrent leur concert par un *eršemmu* accompagné au tambourin.

En sortant, comme je les conduisais sur les quais de l'Euphrate, les Grecs s'étonnèrent de la quantité de maçons qu'on voyait entretenir les berges et les digues. J'expliquai que l'eau et la brique ne faisaient pas bon ménage. Partout le long du fleuve et même dans les canaux, le courant sapait peu à

Babylone

peu les fondations des murs. Voilà aussi pourquoi notre belle Babylone était en ruines, malgré l'activité de tous ces maçons qui la déblayaient, l'étaient, la construisaient et la reconstruisaient sans fin. Les écroulements d'immeubles n'étaient pas rares ; des familles entières trouvaient la mort dans les décombres.

Le soir venu, Nabû nous annonça que le grand mage Kidinnu avait proposé à Apollonios de revenir le lendemain. Selon lui, cela signifiait que notre ami allait être introduit aux études destinées aux *āšīpu* les plus avancés. À partir de ce jour, il fut convenu que je l'accompagnerais pour lui traduire les enseignements. Notre séjour s'organisa donc de la manière suivante. Tous les matins, Apollonios se réveillait avant l'aube ; après ses ablutions rituelles, il se rendait dans le temple d'Ishtar afin, disait-il, d'« installer la paix ». Cela signifiait qu'il déambulait à pas lents, sans dire un mot, au cœur des espaces sacrés, décrivant une trajectoire simple qu'il répétait à volonté. C'était sa manière, disait-il, de restaurer l'unité de l'âme et du corps après les travaux qu'ils font séparément pendant le sommeil. Ensuite, il s'asseyait et restait immobile, les yeux fermés. Cela, disait-il, lui permettait de « jeter l'ancre dans les profondeurs du divin ». C'est seulement après un long moment qu'il revenait à la fréquentation de ses semblables et qu'il acceptait de recourir à la parole.

J'étais assez occupé à suivre avec Apollonios les enseignements qu'il recevait, typiques d'un *āšīpu* ; il s'agissait d'établir diagnostics et pronostics en lisant et en combinant les signes du corps humain et de tout l'univers. Pour être tout à fait franc, un excès de détails m'ennuyait souvent, mais les principes me fascinaient. Les mages considéraient le monde comme le déploiement d'une nécessité qui avait explosé, pour ainsi dire, en une myriade de régularités. Par l'étude, par l'expérience, ces régularités redevenaient lisibles aux humains. Voilà pourquoi les symptômes du corps malade se trouvaient sur le même plan que la trajectoire des astres ou les petits

événements de la vie quotidienne. Par exemple, un texte intitulé *Quand l'āšipu va à la maison du malade* incitait l'āšipu à lire tous les événements qui survenaient sur son trajet, de sorte qu'il ne tenait pas seulement compte de l'état du malade, mais aussi de ses propres dispositions et des multiples configurations du jour.

De plus, j'accompagnais Apollonios dans des cuisines où on lui enseigna à préparer toutes sortes de potions, de lotions, de pommades, de fumigations ou de cataplasmes à base d'ingrédients variés. Nabû en fut aussi étonné que moi, car ces connaissances étaient traditionnellement la spécialité des *asûm*. Mais Apollonios assurait que le soin doit marcher sur deux jambes : sur la pharmacopée pour rétablir les équilibres du corps et sur les rituels pour engager l'âme dans la guérison, en plaçant son destin entre les mains des dieux. Un médecin ou un exorciste qui se passeraient de l'un ou de l'autre, disait-il, accorderaient une foi aveugle à leurs propres pratiques. Cet aveuglement, c'est ce qu'il appelait superstition.

Pour ma part, j'étais surtout intéressé par ce que les Chaldéens nous apprirent sur la divination. D'abord, ils disaient que les mouvements des astres et des étoiles étaient réguliers, alors que c'est le contraire qui avait justifié pendant des siècles l'interprétation des comètes et autres météores (nous avons même à la maison un exemplaire d'une liste antique, *Enūma Anu Enlil*, que Nabû avait recopiée). Ils le prouvaient en calculant le cycle de la Lune, puis le cycle du Soleil, puis en croisant les deux pour établir leur relation périodique et calculer les almanachs et les éphémérides. Cora, tu ne me croiras pas ! Ils savaient calculer à l'avance les positions des cinq planètes, Nabû, Ištar, Nergal, Marduk et Ninurta, mais aussi les éclipses de Lune à partir du cycle du Saros, qui marque la correspondance entre deux cent trente-cinq mois lunaires et dix-neuf années solaires... Malheureusement, les mages de l'Esagil finirent par exiger d'Apollonios qu'il apprît leur langue pour recevoir seul les enseignements touchant le zodiaque. De

Babylone

traducteur, je devins donc son répétiteur d'akkadien. Au bout de quelques mois, ce démon parlait si bien et lisait si facilement que le mage Kidinnu m'assura qu'il n'était plus nécessaire de l'accompagner. Je suggérai que j'aurais plaisir à venir tout de même. Pour toute réponse, le grand mage posa ses mains sur mes pauvres épaules :

– Tu as fait beaucoup, Damis de Ninos, mais tu n'es pas un mage. La terre t'appelle.



*Les dieux ont pétri ton corps
Pour qu'on le mange comme un pain
Je veux le repasser au four
Pétri à neuf par mes mains*

Tel est le genre de phrases que Psyché, au temps de notre amour, écrivait sur des tessons d'amphores et des morceaux de vases cassés avant de me les envoyer. Parfois, elle m'écrivait quand ses maîtres la retenaient plusieurs jours d'affilée et qu'elle anticipait nos retrouvailles. Ou bien, quand je venais tout juste de partir.

*Oh quel terrible éclair
A foudroyé les vagues ?
La mer, la mer est plus mouillée qu'avant*

Depuis que j'avais ouvert chez Nabûšaharê la malle où je les avais gardés, le souvenir de ces messages s'imposait à moi à n'importe quel moment du jour. C'étaient des coups de foudre qui me frappaient le cœur sans crier gare, dont le bruit restait à résonner longtemps dans ma poitrine. Ils me laissaient si démuni que j'en gardais une impression étrange, presque une envie de pleurer, qui me hantait le corps.

*Presse plus fort tes lèvres sur mes lèvres
Quand tu seras parti*

Le Livre de l'amour infini

*Je n'aurai plus pour t'appeler
Que la moitié de ma langue*

Comme il avait assisté aux progrès de son maître, Calidius demanda si Apollonios et moi trouverions inconvenant qu'il prît à son tour des cours d'araméen, puisque mes après-midi étaient libres. Cela me surprit d'autant plus que Calidius avait fait preuve, jusqu'ici, de cet invincible orgueil des aînés. Il semblait juger que mes compétences ne seraient estimables qu'une fois tannées par les ans. En attendant, il était convaincu que l'abondance des expériences lui conférait un avantage indiscutable sur tout le monde. L'érudition de Nabûšaharê et sans doute la richesse de sa bibliothèque semblaient avoir modifié sa posture. Au cours de nos séances ensemble, je m'aperçus qu'il se sentait de moins en moins diminué par ma science. En retour, à mesure qu'il se dépouillait de la retenue qu'il associait à un homme d'expérience, ses enthousiasmes s'exprimaient plus librement. Tandis que son âge cessait d'être à ses yeux la garantie de sa valeur, de mois en mois, il rajeunissait.

Malheureusement, plus je faisais d'efforts pour ne pas penser à Psyché, plus les souvenirs vrombissaient autour de moi. Sans préavis, ils plongeaient ma journée dans l'ombre de nos nuits.

*Tu m'es tombé dessus en trombe
Tu as fait de moi un torrent
Et je suis tombée à mon tour
Emportée, t'emportant*

Je me souvenais du geste unique par lequel elle faisait passer ses cheveux derrière ses épaules. Ses longues mèches suivaient ses doigts comme des couleuvres domestiques, coulaient sur le haut de son bras, s'accrochaient à la pointe de ses seins, puis glissaient autour de leur galbe dans un mouvement plein de grâce.

*Plus claire que le jour à midi
La beauté de ton âme apparaît*

Babylone

*À la manière dont ton corps s'allonge
Contre ma cuisse dans le noir*

Lorsqu'elle parlait, les mains qu'elle promenait sur les choses s'envolaient parfois dans des battements d'ailes. Souvent aussi, elles venaient se poser sur mon bras sans façons, en confiance.

*Fendue en deux
Je t'appelle en secret
À la façon muette
Des figues mûres*

Un soir où j'étais sans but, parcouru des frissons que causent les piqûres, je croisai Apollonios dans le quartier de Shuanna. Averti par l'expression de mes traits, il me proposa de marcher avec lui. La conversation suivant les tours de notre promenade, je dus reconnaître que je ne m'attendais pas à stationner aussi longtemps dans ma propre ville.

– Je devrais me sentir chez moi, dis-je, mais plus le temps passe, plus je me sens étranger.

– Est-ce qu'on ne t'appelle pas Damis de Ninos ? As-tu jamais été de Babylone ?

– Ma famille est de Ninos, mais, depuis mes années d'études, la bibliothèque de l'Esagil est pour moi le centre du monde.

– Ça se comprend. Lorsqu'on travaille à l'Esagil, on sent planer autour de soi les ombres des grands rois, Hammourabi, Nabuchodonosor, Assurbanipal, Alexandre... Mais nos coordonnées exactes dans l'existence, Damis, ne dépendent pas de ces histoires que l'on raconte. Pour les dieux, les rois ne sont personne, Babylone est une sorte de nulle part, et même les cœurs de Damis et d'Apollonios ne pèsent pas plus que des feuilles d'automne. Du point de vue des étoiles, n'importe quel ici est le bon endroit. Tu peux être malheureux si les destins te contrarient, mais tu as tort de croire que tu serais mieux ailleurs.